

Les fourrages lavés, qui ont été fauchés fort tard, ou qui n'ont pu être rentrés en temps utile, déterminent les mêmes maladies que les fourrages durs ; mais, indépendamment de cela, ils altèrent la constitution, produisent des faiblesses, des altérations de l'économie toute entière.

Le foin vase, poudreux et même vieux, occasionne les mêmes maladies ; mais, en outre, par la poussière qu'il renferme, il produit la pousse, l'usure prématurée des dents. S'il est fort altéré, on ne doit pas en nourrir les animaux. Dans tous les cas, si on leur en donne, il faut bien le secouer, le battre à l'air, le laver et ne le faire entrer que pour une petite partie dans la nourriture des animaux.

Les foins rouillés, moisissus ou pourris sont les plus nuisibles ; ils occasionnent souvent des maladies mortelles, produisent la morve, etc.

Comme on le voit, il faut administrer tous ces fourrages avec les plus grandes précautions, et les arroser avec de l'eau salée, qu'ils soient hachés ou qu'ils ne le soient pas. Cette précaution ne fera assurément pas développer dans les fourrages des principes nutritifs qui n'existaient pas tout d'abord ; mais par l'action que le sel exerce sur les tissus et les organes de l'économie, il rendra les animaux plus réfractaires aux causes de maladie, corrigera les altérations des fourrages moisissus ; donnera une saveur agréable aux fourrages lavés, fades ; augmentera les forces digestives, les rendra capables de digérer des substances qui, sous l'action de ce sel, fermenteraient dans l'estomac et détermineraient les maladies que nous venons d'énumérer.

Il faut, aussitôt l'entrée des animaux en stabulation, à l'automne, prendre tous les moyens possible d'utiliser, le plus convenablement en suivant les prescriptions indiquées plus haut, d'abord les fourrages avariés, puis ensuite ceux d'une conservation qui paraîtrait douteuse, afin que dans tout le cours de l'hiver et au printemps les animaux aient constamment une nourriture riche et abondante.

Par ce moyen ce serait faire acte d'économie et de véritable prévoyance à l'égard des animaux. Car au printemps, pour n'avoir pas su bien utiliser les fourrages dès l'automne et durant l'hiver, combien de fermes manquent de fourrages.

C'est le plus souvent à cette saison que beaucoup de cultivateurs se trouvent dans la pénible nécessité, soit de diminuer les rations de leur bétail, soit de leur en donner de qualité inférieure ou même

mauvaises, dans un temps où il requiert le plus de soins sous le rapport de la nourriture ; ou autrement ils sont obligés de vendre à vil prix un ou même plusieurs animaux, vu l'impossibilité où ils se trouvent de pouvoir les nourrir même médiocrement.

Pour ces cultivateurs imprévoyants, l'arrivée des fourrages verts est toujours tardive ; et c'est, on le conçoit, avec une vive anxiété qu'ils voient dépérir leurs animaux qui n'ont qu'une nourriture médiocre et insuffisante à leur disposition.

Et au printemps, il y aura le plus grave inconvénient à l'égard du bétail que l'on mènera au pâturage. Cette transition brusque, des rations insuffisantes à une nourriture abondante, occasionnera à ce bétail chétif pendant plusieurs mois, beaucoup d'accidents. En effet, amaigris, n'ayant mangé qu'une paille chétive, ayant par conséquent beaucoup souffert, on leur administre, et cela du jour au lendemain, un pâturage abondant. De là des météorisations et autres affections plus ou moins dangereuses.

Le cultivateur qui aura été prévoyant quant à la provision de fourrages nécessaires à l'alimentation de ses animaux, pour tout le temps de leur stabulation, n'aura pas à subir les conséquences fâcheuses du cultivateur qui a été obligé de chétiver ses animaux, ou de les vendre à une baisse inévitable dans un temps où ils auraient dû lui rapporter les plus grands profits, s'il eut eu à sa disposition les fourrages nécessaires pour suffire à leurs besoins jusqu'au temps des pâturages.

Par la prévoyance, le premier de ces cultivateurs a cherché à se mettre en garde contre le manque de la récolte des foins, etc., usant de tous les moyens possibles pour suppléer au foin par le mélange de pailles quoique d'une qualité inférieure. Tandis que le cultivateur imprévoyant n'a rien changé à son mode ordinaire de nourrir le bétail. Les provisions ne lui ont pas suffi ; il a chétivé son bétail, et sur la fin de l'hiver il a vendu à la baisse pour racheter plus tard à la hausse les animaux dont il avait absolument besoin sur la ferme.

On ne saurait faire le reproche aux cultivateurs d'être indifférents à l'égard de leur bétail, car ils savent trop bien que de sa prospérité dépend aussi le succès de leurs cultures ; mais nous pouvons dire qu'ils ne s'en occupent pas assez ; ils font preuve d'une grande imprévoyance par le manque de calcul sur les différents besoins de la ferme, et tout particulièrement à l'égard du bétail qu'ils gardent souvent en trop grand nombre, comparativement à